

Studio

Gregor Hildebrandt, artiste du silence

Les bandes audio et vidéo sont sa signature depuis plus de dix ans. Gregor Hildebrandt, jeune ténor de la scène berlinoise, présente jusqu'au 14 mai ses dernières pièces à Paris.

PAR FRANÇOISE-CLAIRE PRODHON, PORTRAIT MICHAEL DANNER.

INSTALLÉ À BERLIN à la fin des années 1990, Gregor Hildebrandt (né à Bad Homburg en 1974) en est rapidement devenu l'un des artistes les plus en vue. Enfant des utopies des années 1970 et de la culture underground, il s'est emparé des matériaux qui permettaient alors d'enregistrer et de conserver le son ou l'image, principalement des bandes audio ou vidéo. Depuis 2000, il colle ces bandes à même la toile sur de grands tableaux, les insère à des images photographiques, ou les utilise dans de monumentales interventions in situ. C'est donc la musique qui, au sens propre et figuré, alimente l'œuvre, une musique paradoxalement inaudible, mais à propos de laquelle le titre de la pièce nous renseigne. Traversé par les notions de conservation, d'archivage, de mémoire collective, le travail de Gregor Hildebrandt n'échappe pas à une mélancolie diffuse, une nostalgie romantique. *

GREGOR HILDEBRANDT
À LA GALERIE ALMINE RECH PARIS,
19, RUE DE SAINTONGE, 75003 PARIS,
TEL : 01 45 83 71 90.

GIVE ME THE MAN (L.B.), 2007.

Dans ses travaux sur papier, Gregor Hildebrandt mêle bandes magnétiques et images en noir et blanc issues du cinéma. Portraits de stars (Greta Garbo, Marlène Dietrich, Louise Brooks, Romy Schneider), ces images ont toutes une forte résonance dans la mémoire collective. Comme les musiques dont Gregor Hildebrandt choisit les enregistrements, elles appartiennent à un registre populaire que chacun peut s'approprier. La bande utilisée ici est celle de Give me the man, une chanson interprétée par Marlène Dietrich dans Morocco, que l'artiste superpose à une photographie de Lauren Bacall.

DER BLICK AUS MEINEM FENSTER (CURE), 2009.

Alors que peu de pièces de Gregor Hildebrandt prennent la forme d'une représentation, ce tableau de petit format (littéralement, la vue depuis ma fenêtre) est un paysage urbain, ou plus justement la silhouette d'un paysage. Une barre fantomatique d'immeubles se découpe sur un ciel blanc : collage d'une bande audio du groupe britannique The Cure sur fond d'apprêt. Si Gregor Hildebrandt désigne ses collages sur toile comme des « peintures », c'est avant tout parce qu'il pose la question de l'espace pictural, faisant volontiers référence à Klein ou Manzoni. Mais alors que son travail évoque quelques grands courants de l'art du xx^e siècle (abstraction ou art minimal, notamment), il ne s'arrête sur aucun d'eux, fort d'un univers singulier et obsessionnel.

DER GROßE SPIEGEL, 2005.

C'est à sa surface réfléchissante que le titre de ce grand tableau fait référence. Un miroir noir, constitué de bandes magnétiques collées verticalement, qui piège et reflète l'ombre portée du spectateur ou de la salle dans laquelle il est accroché. Un monochrome a priori sans profondeur mais qui plonge le regard dans d'insondables abysses, alors que d'autres grands tableaux, dont les surfaces sombres sont ponctuées par les amorces des bandes magnétiques, évoquent d'improbables constellations.



Portrait : compositeur et chanteur britannique / Musée Beethoven-Halle Bonn / Gallery Photo-Reich (2) / Musée Beethoven-Halle Bonn / Photo-Reich (2) / Musée Beethoven-Halle Bonn / Photo-Reich (2)



GRÉGOIRE HILDEBRANDT
dans son atelier à Berlin,
devant Free Fall (Laurie
Anderson), 2011.
À gauche, détail de Free Fall
(Laurie Anderson, 2011).